

MARCEL JEAN



EDITIONS HUNGARIA

MARCEL JEAN

MNÉSIQUES

ÉDITIONS HUNGARIA

MNÉSIQUES

DU MÊME AUTEUR :

Pêche pour le sommeil jeté, poèmes.

Editions Sagesse, Paris 1937.

EN COLLABORATION :

Mourir pour la Patrie, par André et Marcel Jean

(vingt-cinq dessins avec légendes et une préface.)

Editions Cahiers d'Art, Paris 1935.

Tous droits réservés

MARCEL JEAN

Mnésiques

ESSAI

avec trois dessins de l'auteur

BUDAPEST

EDITIONS HUNGARIA

34, VILMOS CSASZA UT

1942

A Lily

PHANTASE

Les voitures s'en vont vers Kassa, glissant silencieusement sur deux voies si rapprochées, que dans leur course parallèle les voyageurs de chaque convoi pourraient, alors qu'un des trains lentement dépasse l'autre, joindre leurs mains, s'ils y pensaient seulement. Mais les wagonnets, petites boîtes oblongues où on est encastré jusqu'à mi-corps, comme dans un scénic-railway, n'emportent qu'un public immobile, muet et triste. Une femme brune, type d'Espagnole, coiffure à bandeaux, (je la reconnais ?) dans l'autre rame me dépasse lentement. Mon compagnon, (un vieux et cher ami que je viens de retrouver, je l'ai connu en Amérique, nous nous comprenons si bien,) s'occupe, semble-t-il, de gérer cette entreprise de transport ; nous serons associés, d'après lui cela doit nous rapporter pas mal.

A Kassa, nous sommes logés dans la partie de l'hôtel réservée aux clients de rang modeste, c'est un bâtiment construit sur une élévation de terrain, de plain-pied avec le haut du labyrinthe. Mon ami s'élançait soudain par-dessus le parapet et disparaît, la falaise a bien soixante mètres de haut, je le crois tué, mais il ne s'est fait aucun mal, en me penchant je l'aperçois tout en bas qui agite vers moi son mouchoir. « C'est vrai, me dis-je, c'est le, pays des mirages. » Je me dispose à aller le retrouver, mais je me trompe au départ des chemins en spirale qui descendent la colline, et je dois remonter pour retrouver la bonne route.

Le pays est plein de soleil, quand un nuage passe tout devient si sombre que l'allée plantée d'arbres où nous nous promenons et les passants s'effacent dans le noir. Voici le Parlement au bord de la Tisza, il ressemble à celui de Budapest, en plus ancien, il conserve certaines parties de bois construites en surplomb au-dessus du fleuve. Du haut des collines brillantes, on lance dans l'immense fleuve de grands voiliers tout grésés avec leurs voiles, qui éclaboussent dans l'eau et s'arrêtent au sec sur des rochers larges et arrondis.

Alors je pense que c'est ici que nous devrions venir en vacances, ma femme et moi, et soudain à cette idée j'ai un battement de cœur : j'ai oublié qu'elle m'attend à Budapest et je ne serai jamais rentré pour midi. Mais il est midi moins vingt et j'ai encore le temps de lui téléphoner. Je redescends le labyrinthe, avec de grandes difficultés, me trompant encore de chemin, gêné par les ornements sculptés à même le sol du sentier, que je crains d'abîmer dans ma course. Dans la partie « chic » de l'hôtel, je demande le téléphone ; sur la réponse de la préposée, j'attends, angoissé, dans le jardin, assis près d'une haie de fusains ; puis je pénètre dans les salles, parmi la foule des hôtes, mais je m'aperçois que je suis en pantalon de pyjama et en bras de chemise. Je quitte précipitamment ces lieux et réfléchissant qu'en haut, à la pension, il y aura bien une cabine téléphonique, je veux remonter le labyrinthe, mais maintenant les sculptures du sol et la complication des chemins rendent cette tâche presque impossible. L'angoisse devient de plus en plus forte, je sens que je vais me réveiller mais que la ville des mirages alors va disparaître, je veux du moins emporter la vision d'un des ornements du merveilleux labyrinthe, j'agrippe convulsivement un relief en pierre qui ressemble à un petit oiseau de proie aux ailes repliées, ou à un naja dressé.

Réveil.

MORPHÉE

« O saisons, ô châteaux! » Ces deux mots, placés par Rimbaud sous le signe magique du bonheur, déploient à la suite de leurs syllabes longuement résonnantes toutes les ondes des activités humaines, colorées par les mains des années et cloisonnées de sombre et de clair, comme un arc-en-ciel sur un éventail.

Châteaux, fleurs de pierre, déjà vous n'éclosiez plus au temps où le poète de quinze ans vous invoquait. Posés partout sur la terre d'Europe, (île de Pâques encombrée des statues des dieux morts), quelque fée, avant de disparaître, semblait vous avoir entourés de cercles enchantés, zones de sécurité où la foudre ne tombait plus, que jamais n'atteignait l'eau des fleuves, dont les armées s'écartaient, n'osant ni vous attaquer ni vous défendre. Burgs placés sur les pistes toujours renouvelées des invasions, mais désaffectés, aussi bien par vos murs croulants que par votre site aux horizons trop élargis, châteaux des temps modernes, consacrés à un luxe et à un loisir récemment évanouis, et les hommes, préoccupés de ce qu'ils voudraient être, ne peuvent cependant oublier ce qu'ils furent, résidences Second Empire, plus modestes mais très pratiques, et nous avons à cœur de vous préserver, il faut la plus noire malchance pour qu'en ce siècle vous frappent les éléments,

contre lesquels on sait efficacement vous défendre, ou la guerre, qui s'attaque plutôt à l'outil moderne: aux ponts, aux bibliothèques de campagne, aux champs de blé.

Mais votre présence dans nos paysages a gardé assez de signification pour que votre personnalité subsiste: la société dont vous êtes le signe se survit. Vous êtes la féerie sortie de l'ombre des mémoires, la marque de rapports sociaux d'ordre sentimental, et pour beaucoup un but inavoué, vous posséder peut-être, ou du moins séjourner un certain temps, le temps des vacances, à l'ombre de vos futaies, créées par ceux que l'on aurait pu être.

Près de vous, chez vous, se sont écoulées nos doubles existences, diurnes et nocturnes. avec des besoins et des rêves de serf ou de châtelain. Et notre sentiment du loisir et de la liberté, cent ans après votre mort, s'évade encore et vibre comme un parfum ancien, lorsque dans vos salles lambrissées ou ruinées, mais toujours hantées, nous pénétrons avec le malaise qui suit par un matin clair le veilleur qui a oublié son rêve. Et comme le rêve raconté a une allure de conte de fées, dans vos espaces anachroniques tout prend un air de roman, puisque les romans créèrent les plus merveilleux d'entre vous, les châteaux littéraires, du château d'Otrante au château d'Argot.

A votre ombre, le décor est toujours dressé pour le début du conte, le « il y aura une fois » qui répétera, miroir dont le reflet serait en retard sur le temps, le rêve oublié, le souvenir d'enfance ressurgi dans la mémoire, à certaines époques fixes, tel un fantôme sur la terrasse baignée de lune, à la veille des calamités.

Qu'un portail de pierre, seul vestige d'un cimetière disparu, se dresse, égaré, au milieu d'un terrain vague, dans la banlieue utile et dépaysante, et nous reconnâtrons la première des bornes qui dessinent la circonférence du cercle enchanté. Le sentier s'écarte d'elle, l'inutile, évocatrice doublement, *lorsqu'on sait*, de tout ce qui est ruine: le champ de ruines effacées et le pré de ruines artificielles, là-haut, sur la colline du Château des Oubliés.

Plus loin, vers l'Est, d'autres marques apparaissent: d'entre des villas descend vers la grand'route une rampe pierreuse et ravinée, doublée d'un escalier aux paliers disjoints, qu'ornent des pilastres coiffés de bambins en pierre, petits génies chasseurs brandissant des gibiers ou des fruits. Dans deux ou trois poses reproduites cent fois, ces enfants; en compagnie de quelques immenses vases sculptés, essaient sur tout le flanc septentrional du plateau, leurs modelés de pierre trop tendre estompés sous le piqueté du gel et du soleil, — dans les champs, dans les jardins des chalets et des masures, renversés le front dans l'herbe ou empanachés de la brume des clématites.

Les présences pierreuses se multiplient, à l'Ouest, passé les murs perdus à travers champs et supportant d'autres figures enfantines, jusqu'à la route en bordure du potager. Là, autour d'une magnifique statue de sanglier, le poil flambant de toutes les volutes du baroque, se groupent des personnages austères, simulacres de la statuaire antique, — apôtres aux faux airs d'empereurs romains, taillés dans ce grès tendre qui montre sur les blessures fidèlement reproduites de l'original les traces de sa propre décrépitude.

Et si nous pénétrons dans le parc, nous retrouverons toujours, clairsemé ou groupé, au sommet des buttes artificielles ou sur les pelouses de chiendent, le bizarre public en ruines des sosies minéraux, Vénus de Milo, Apollons du Belvédère, Moïses, Apôtres, et tant de nymphes, identiquement couchées sur un piédestal de ciment, mais se défigurant de manières variées à chaque tournant des allées. Est-ce pour ces flâneurs ensorcelés, figés dans les ivraies et les ronces, que les allées sont tenues nettes de toute herbe folle? Cependant nul jardinier n'a laissé la marque de son pas sur les sentiers dont la netteté surprend dans un site aussi abandonné, et même, sous le pied du curieux qui pénètre en cachette, (car le parc est fermé aux visiteurs,) le sol apparemment si neuf et si ferme, mais usé par les pluies de l'hiver commençant, s'efface et n'est qu'une boue.

Vers l'extrémité du plateau, au Nord, se dresse lourdement la grande bâtisse jaune du château. Les portails de bois de l'enceinte sont murés par derrière. L'entrée principale, à l'Est, est seule restée en service, flanquée majestueusement de statues d'Hercule et de Junon. Dans la cour intérieure, un fronton porte une inscription noire évoquant Joseph II. Cette cour semble être le centre, le creuset de l'éparpillement des statues à travers le voisinage. Où que le regard se porte, il ne rencontre qu'épaves: torses, rinceaux, frises, sarcophages imagés, et vases gigantesques au flanc desquels grimace une face géante, descendus des pignons où leurs doubles chancellent au bord des gouttières. On marche difficilement parmi les mascarons et les culs-de-lampes, les reliefs posés dans l'herbe, reconstituant à plat des cintres sculptés. Collection kleptomane de pierrailles, jamais elle ne retrouvera ses places dans les murs d'enceinte, dans les portails ouvrant maintenant sur le jardinet d'un tâcheron, dans les cheminées monumentales qui ne chauffent plus que le pisé d'une bicoque de journalier, Inclassables dans aucun style, aucune sous-école, incapables d'être distinguées par autre chose que par leur entassement dans cette cour d'aspect imposant, — même la nuit, alors que, croirait-on, peut survenir l'instant particulièrement lyrique permettant aux minéraux eux-mêmes de s'animer, s'ils furent une fois taillés par la main d'un homme touché du désir, même alors, ces pierres doivent, à coup sûr, rester gisantes et dépecées, elles ne rétabliront plus les arabesques d'autrefois, autour des statues qui s'en seraient allées vers 'le jardin au Nord-Est, le plus sauvage et le plus secret, unir leurs gestes deux fois mutilés et leurs draperies rouillées, les trois Vénus, les deux Moïses, les six Dryades, le troupeau des Prophètes et les cent petits génies chasseurs, abandonnant le parc où ne reviendra pas le souvenir du très particulier maniaque qui le peupla, et l'ombre défaillante de sa maîtresse assassinée.

Sous le ciel gris de novembre, à cette heure de la matinée qui; pas moins que l'heure de minuit, ou de midi, n'est celle des sortilèges, sortons de la cour du voleur de pierres, suivons les murs extérieurs jusqu'à la terrasse au Nord, et, à l'angle Nord-Ouest, nous atteindrons le plus égaré des sites de cette demeure. Dans un coin herbeux, où s'élève, à angle droit du bâtiment principal, un portail muré encadré de pilastres aux éternels enfants agrestes, une Vénus de pierre, le manteau flottant, arrête l'intrus de ses bras étendus, de son corps porté en avant, de ses yeux blancs de statue dans un visage entouré d'une chevelure fouettée de vent. Et si le visiteur s'arrête en effet, essayant alors d'apprécier, d'une part la qualité des rapports qui s'établissent entre les éléments architecturaux en présence, et le rôle joué, d'autre part, comme fil conducteur, par l'abandon dans lequel est tombé ce lieu, qu'il prête l'oreille: le réveil est proche !

A gauche de la Vénus, par la fenêtre grillée donnant sur les hautaines salles intérieures, arrive le crissement d'une râpe à pierre. Entre ces murs, où s'entassent d'autres Vénus, d'autres Discoboles, et des sarcophages, travaillent des humains qui appellent le Château des Oubliés à une réalité encore plus affolante que son existence d'à présent: on s'occupe, paraît-il, de le transformer en musée.

Je chasse le réveil comme le dormeur matinal qui, refermant les paupières, s'efforce de recomposer le rêve mal terminé et de ressusciter avec les visions à l'instant éteintes l'obscur désir qui les provoquait. Autour du château, la rose des vents enserre la demeure antique dans les lignes inévitables du paysage. Je m'accoude avec toi à la balustrade de la terrasse, et je vois les collines dessiner sur le ciel le souvenir de tous les visages renversés dans l'herbe. Tu n'as cessé d'être à mes côtés lorsque s'est révélée pour moi, de sommet en sommet, la ligne galopante de l'horizon. Ton regard a suivi comme le mien la traînée claire du fleuve, que la chevauchée franchit à l'endroit même où, par une matinée de Juillet, contemplant près de toi sur le pont du bateau à aubes la courbe étincelante des eaux, cet autre rêve que tu connais et dont j'avais pu fixer l'image, s'est reconstitué avec le dessin, la silhouette de la montagne qui reflétait au ciel le profil s'enfonçant dans la nappe

liquide. Tu l'as salué en même temps que moi, et, dans le jeune soleil, c'était bien le visage auquel nos nuits communes t'avaient faite plus ressemblante.

C'était encore cette femme que nous avons vue, autre part, au centre du parc dans la grande ville, le front bombé, le nez fin, les lèvres entr'ouvertes, couchée sur des rochers de ciment, la poitrine tendue au nœud de serpents noirs se tordant au-dessus du bassin des fontaines lumineuses.

— Les cercles de la pensée sont comme les anneaux du prestidigitateur: ils se séparent, et, par magie, sur un geste, retombent, ensemble enchaînés. Mais pour qui connaît le moyen ... —

Ainsi cherchai-je la présence dont l'ombre avait passé sous l'arche abandonnée dans l'herbe, avait gravi devant moi la côte abrupte, s'effaçait dans les champs couverts de stigmates. Je voyais, entre les compagnons ensorcelés, les allées serpenter pour son pas incroyablement léger mais inlassable. Les vivants que j'avais rencontrés, un agent de police, une concierge, devaient sûrement veiller sur quelque prisonnière. La fierté des figures en succession rythmique, changeant l'une après l'autre insensiblement d'aspect et semblant ainsi s'aimer vers de nouvelles destinations, les consoles à même le pavé, les portails à plat sur le sol, s'ouvrant vers le centre de la terre, à chaque pas préparaient une autre apparition, celle-là définitive.

Cependant, c'est ailleurs que devait se lever l'aurore jusqu'ici devinée plutôt que perçue. Le château, peut-être était-il le sôma du pays des mirages; mais peut-être tout simplement, illusoire comme elle, la fameuse faille secrète que, lorsque le magicien donne ses anneaux à examiner au public, les spectateurs s'efforcent de découvrir sur la circonférence parfaitement lisse, et que, plus tard, le numéro terminé, ils s'en veulent de ne pas avoir remarquée — et pour cause.

Les éclairs des reconnaissances s'élancent d'une apparence à l'autre: nous arrivons au seuil de la contrée pleine de vapeurs où les échos intellectuels parcourent les quatre coins d'un horizon toujours changeant. L'apparition se lève d'entre les pages d'un album, comme une plaque photographique hors du bain révélateur. Les désirs ont des racines profondes comme la foudre, vastes comme les cheminées ignées d'un volcan.

PHOBÉTOR

Étendue dans un lit et se soulevant sur un coude, une femme à demi métamorphosée en insecte contemple un objet formé d'immenses clefs disposées en faisceau. Cette figure hybride surgit aussi derrière une porte doublement entr'ouverte, tandis que près d'un pupitre extrêmement surélevé portant « de quoi écrire », un énorme insecte noir se dissimule sous un drap.

Familiers de l'avenir, orientons-nous dans l'enchevêtrement du décor où, avec une obstination toute onirique, le désir émerge à nouveau, et son cortège d'affinités et de correspondances par-dessus les pays et les temps. Car ces dessins automatiques, (nés de recherches pour un nouveau jeu de cartes, où l'insecte connu sous le nom de « mante religieuse » servait de point de départ au personnage de la dame de cœur), ces pages blanches de l'inconscient où l'encre sympathique des pensées dormantes ne dévoile pas seulement nos peurs et nos élans refoulés, ces scènes comme toujours mystérieusement familières, se sont révélés apparentés à un ouvrage littéraire dont je n'avais nulle connaissance directe, — et si faible, indirectement, — avant de les avoir composés: *La Métamorphose*, de Franz Kafka. Grégoire s'éveille, au matin de sa transformation en cafard, et pour lui se pose, sous sa nouvelle forme d'insecte, le problème du déverrouillage de la porte de sa chambre ; plus tard, il se retire sous un drap lorsque sa sœur vient le voir.

...Comme j'écris ceci, un insecte noir, un coléoptère, s'abat sur ma feuille, et reste là, étourdi, les antennes et les pattes vibrantes, remuant la tête, sans bouger de place.

Ce soir de juillet, j'ai fermé la fenêtre, malgré la chaleur, avant d'allumer la lampe, voulant éviter la visite des insectes. Mais celui-ci était déjà entré et se tenait tapi dans l'ombre à m'attendre, jeté enfin vers moi par ce même flux mystérieux qui laissa sur les pages de l'album les épaves d'une pensée dispersée il y a des décades.

Tant de hasards, et tant d'images... Nous entendons les contempteurs du hasard, ceux qui n'ont jamais cherché, comme l'enfant Alice, à regarder derrière les miroirs, invoquer cette fois encore ce même hasard qu'ils méprisent : « Que prétendez-vous, en fin de compte, avec vos bâtisses intellectuelles ? Elles ne laissent, écroulées par le vent du réveil, qu'un amas de figures, toujours à peu près les mêmes, tels des châteaux de cartes nés des jeux enfantins ou des ennuis adultes ».

Mais au contraire c'est à présent que nous percevons l'origine aussi bien que le but de nos démarches. Nous pouvons enfin nommer la présence à peine devinée. Car nos jeux et nos peines sont menés par une carte maîtresse, et cette carte est la dame de cœur : dans nos manoirs, elle se retrouve à tous les tournants de couloirs. C'est elle la figure décisive, la compagne en tous lieux du hasard, apparaissant pour annoncer ou décourager l'achèvement de tentatives au premier chef hasardeuses. Cependant la fragilité de nos châteaux n'est qu'une apparence ; le fait que leurs matériaux ne changent guère, bien qu'interchangeables, ne suffit pas à reléguer ces constructions, et la merveilleuse quête qu'est l'exploration de leurs mille détours, au rang des passe-temps auxquels on ne se livre que faute de mieux. Il n'est pas indifférent, pour l'équilibre des donjons que nous nous plaisons ici à décrire, que telle carte voisine avec telle autre, de telle ou telle valeur. Et la dernière carte, posée en clef de voûte au faîte de la tremblante forteresse, c'est encore la Souveraine, qui déjà peuple tous les étages ; et lorsque son poids infinitésimal vient en durcir toutes les articulations, le rêve s'explique, la vie s'ouvre comme un chemin brillant au voyageur perdu dans la forêt qui entoure la demeure de la Belle au Bois Dormant.

Dans les intègres terres de l'automatisme que nous parcourons à présent, ce n'est pas tant le décor, tout prédéterminé qu'il soit, qui se révèle le plus troublant. Ce n'est pas tant l'insecte noir que, dominant la scène, le personnage femme-mante.

Nous identifions ce dernier au partenaire sexuel, compagne, ou épouse. Dans le lit, à-demi métamorphosé, il participe à la fois de sa nature féminine et de la nouvelle nature de son compagnon ; et, posé dans l'encadrement de la porte, il apparaît comme correspondant au portrait obsédant de la « dame en fourrures » du roman, sur le mur de la chambre de Grégoire. Et sa confrontation avec le faisceau de clefs lui confère manifestement son caractère sexuel.

Ainsi « l'animalisation » du couple fut la condition nécessaire permettant l'exposition d'un conflit intellectuel, au reste suffisamment fréquent chez l'être humain pour que les mœurs amoureuses de la mante aient paru significatives au point d'en faire un symbole. (On sait que la femelle de cette espèce dévore le mâle au cours de l'accouplement.)

Toute création est la décharge d'un complexe. Les projecteurs de l'acte automatique dissipent bientôt, en la forçant à s'avouer au grand jour, la menace imaginée. La représentation « involontaire » de l'évènement redouté libère la pensée de toute référence ultérieure à cette obsession. Il ne reste alors d'inexpliqué que le décor lui-même, en ce qu'il correspond aussi bizarrement à une certaine œuvre littéraire. Dans la grotte à stalactites, aux mille détours, comment trouverons-nous et remonterons-nous le courant venu de cette autre grotte, à des lieues et des années d'ici ?

Les chenaux sont trop ténus et trop ramifiés pour que l'exploration rigoureuse en soit possible. L'arrivée de leurs eaux lointaines nous restera toujours un mystère. Sans doute le psychanalyste ou l'enquêteur pénétrant qui entreprendrait de débrouiller l'écheveau des correspondances, retiendrait-il, comme facteur déterminant, l'article de Gaston Bachelard sur « Lautréamont » paru dans *la*

Nouvelle Revue Française du 1^{er} novembre 1939, dans lequel il est fait allusion au livre de Kafka et à l'aventure de Grégoire, — mais où il n'est pas dit un mot sur la nature de sa métamorphose, la transformation de l'être humain en insecte, telle que la représentent les dessins. Dans un plus lointain passé, on retrouverait aussi le montage photographique qu'exécuta André Breton en frontispice à son *Anthologie de l'Humour Noir*, montage où un cafard représentait, nous indiqua Breton à cette époque, et sans autres explications, Kafka lui-même. Mais encore une fois, nous ne lûmes le livre que bien après ces événements, et le drap, la clef, la dame sur le mur nous apparaissent en tout état de cause comme des inconnus entrés sans se faire annoncer. Ce qu'il faudrait enfin connaître pour déchiffrer l'énigme, c'est non seulement la vie et les pensées de l'auteur lorsqu'il écrivit son livre, pour les comparer aux nôtres, mais aussi son entourage, et le temps, la couleur du Temps où il vivait. La métamorphose que nous décrivîmes après lui et sans lui n'est-elle pas aussi, au-delà d'un processus individuel, un réflexe de l'espèce contre la dure saison qui s'annonce, une protection prévoyante contre quelles intempéries ? Grégoire en meurt, mais nous en vivrons peut-être, sans perdre la mémoire... Et c'est dans cette sorte de halo qui enveloppe chaque âge de la terre que le roman et les images trouveront leur exacte nuance. Sur une étoile lointaine, lorsque la lumière de notre monde y parviendra enfin, dans le spectre aux cent couleurs où chatoieront les âges disparus, certaine raie se projettera soudain, aurore et crépuscule, annonçant la fin et le commencement des temps. Des pensées que nous ne pouvons autrement rapprocher se seront rencontrées sous ce signe, au bout de la trajectoire entre les deux étoiles polaires.

L'AURORE DANS LE PALAIS

Pour recevoir sans insupportable angoisse la révélation de cette fatalité, trop inhumainement éloignée de nous, il n'est que de reconnaître, comme nous l'avons déjà fait, la présence de cette femme qui accompagne comme un tendre éclair la course de toutes nos pensées. L'avons-nous assez cherchée dans les salons à transformations des rêves, alors qu'elle reposait à nos côtés, l'avons-nous assez poursuivie dans le dédale des fausses ruines, alors qu'elle marchait à notre pas, nous tenant la main, et que les pays pour nous dévoilés l'étaient au même instant pour elle ?

Il n'est que de l'entrevoir, exaltante et décourageante aussi, mais inséparable du tain de notre vie comme les granules de matière impressionnée le sont de la couche sensible des photographies. Fermez les yeux, rêvez. Cette femme est moins loin et moins proche qu'on ne le pense. Vous lui parlez du bout de l'espace, et elle vous entend. Elle s'enfuit au bras d'un autre, mais elle vous reste. Le remords de ne pas la voir vous éveille. Vous la craignez et vous la protégez. Les phrases de la vie qu'on appelle réelle n'ont plus de son auprès de ce que vous lui dites lorsque vous la recréez dans ce que vous voudriez, ce que vous craigniez qu'elle soit.

Elle vous défend entre l'angoisse, l'accablement, la lenteur. Femme lointaine et tant désirée, intrahissable, pour qui l'on s'échappe du pays des mirages, qui n'habitera jamais au Château des Oubliés, femme dangereuse à qui l'on prête les traits de la plus mortelle de ses soeurs, et qui devine, sans en concevoir l'idée même, la moindre de nos faiblesses, il ne dépend pas de nous que vous ne soyez toujours présente dans nos sommeils, comme vous l'êtes dans nos veilles: sans que nous y soyions pour rien, — ou seulement dans la mesure où la volonté et aussi les défaillances de l'individu sont partie d'un tout, — s'élèvent au-dessus des puszta trop réelles que nous traversons, d'autres cibles, Fatas Morganas renversées et dévorées de flammes.

C'est au-devant de ces buts que nous voulons vous faire réapparaître, châtelaine évasive et immanente, vous notre remords et la douceur très grande de la reconnaissance, telle que nous vous

retrouvons dans nos demeures nocturnes, semblables aux premiers, films cinématographiques, du temps où les mirages commençaient à briller. Nous vous reconnaissons comme l'ennemie aimée, — et votre essence est bien autrement multiple que cette dualité, puisque nous venons de nous perdre, ainsi que tant d'autres, à votre recherche parmi les Adirondacks de vos royaumes. Mais si viennent frissonner derrière la pierre tiède des fronts des dormeurs d'autres visions pourpres ou noires, femme fidèle, nous avons appris cependant que ce sont quand même vos images. Qu'elle monte donc, sans trêve, cette réalité, au carrefour tremblant de la mire et du guidon, tout près de nous et non plus sous la forme grise du rêve, ou mourante et inversée dans les eaux et les cieux. La femme aimée entourera alors de ses bras le cou ployé de fatigue de son amant, et celui-ci verra sur le champ de visée à perte de vue, sa mémoire et sa destinée sourire à la Dame de Cœur.

LE MESSAGE

Es-tu partie déjà
Entre les hamacs des vagues
T'es-tu perdue en moi-même
Où je cherche l'ancien frisson des vêtements intérieurs
L'éclair comme un serpent endormi
Est resté suspendu
Peut-être est-ce la lumière d'il y a des millions d'années
Des millions de minutes
Qui font avant-hier
Peut-être est-ce la foudre jaillie
Entre la voie lactée et l'aurore de Vénus
Ou bien les rencontres refusées
Dans les tissus bleus et bruns des regards
L'écume de la mer fait des oreillers pour étoiles
Et nos traces de pas s'étendent à l'infini devant nous.

☞

ACHEVÉ D'IMPRIMER

sous la direction de Louis Lengyel
le trente mai mil neuf cent quarante deux
sur les presses des Editions Hungaria,
à Budapest.

Le tirage a été limité à 101 exemplaires numérotés.

1 exemplaire d'auteur, hors commerce, sur papier Fabriano saumon, numéroté 1.

10 exemplaires d'auteur, hors commerce, sur papier Ingres gris numérotés de 2 à 11.

10 exemplaires sur papier Ingres bleuté, numérotés de 12 à 21.

52 exemplaires sur Ingres beige, numérotés de 22 à 74.

27 exemplaires sur Ingres gris, numérotés de 74 à 101.

Les exemplaires numéros 1 à 21 sont ornés d'une eau-forte originale de l'auteur.

EXEMPLAIRE N°